
Daniel Vidal

François Fejtö, *Dieu, l'Homme et son Diable. Méditation sur le mal et le cours de l'histoire*

Paris, Buchet-Chastel, 2005, 244 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel Vidal, « François Fejtö, *Dieu, l'Homme et son Diable. Méditation sur le mal et le cours de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-45, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3933>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/3933>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

François Fejtö, *Dieu, l'Homme et son Diable. Méditation sur le mal et le cours de l'histoire*

Paris, Buchet-Chastel, 2005, 244 p.

Pagination de l'édition papier : p. 115-283

- 1 Une réflexion sur le mal et sa figure diabolique ne peut se mener dans la seule perspective philosophique ou théologique. Aussi bien F. Fejtö convoque-t-il les compétences sociologiques, anthropologiques et, d'une manière générale, les ressources proposées par les sciences sociales, pour composer cette « méditation ». L'enjeu, on en conviendra, ne manque pas d'ambition, mais F. Fejtö fait partie de ces penseurs remarquables qui, ayant traversé un siècle de feu et d'acier, connaissent le poids des mots et des morts, et savent que la question du mal est le point nodal de toute quête d'intelligibilité de l'histoire, et de ce qui fonde l'humain dans l'homme. C'est dire que cette interrogation – pourquoi le mal, de quelle nécessité procède-t-il, comment penser la relation du bien, sous la catégorie de Dieu, et du mal, sous le visage du Diable – ne peut se contenter de réponses irrécusables, définitives, tant en est retorse la formulation. Ainsi du « mal » dans l'Ancien Testament et la culture juive. Si Dieu est bien ce juge implacable et tout-puissant, y a-t-il place pour le Diable ? « C'est Yahvé qui suscite le serpent » et la transgression de l'interdit ; qui sait Caïn tuant Abel ; qui est la cause du Déluge ; qui donne à Abraham l'ordre « diabolique » de sacrifier Isaac ; qui livre Job à « Satan », etc. F. Fejtö décline la série des malédictions et des épreuves accablant le « peuple élu », et conclut que « dans l'esprit du Dieu juif, bien et mal coïncident ». Jamais les juifs n'attribuent au « mal » une figure singulière, et l'absolu malheur de Job est en effet d'avoir à demeurer en cette faille qui s'ouvre dans le rapport entre une faute impossible et un « mal » qui ne peut pas se penser comme châtement – quelque chose qui a à voir avec ce que Hannah Arendt appellera « la banalité » du mal : si l'on ne peut l'attribuer à un dieu pervers, non plus qu'à un esprit « malin », peut-être faut-il l'entendre comme participant d'une « raison » sociale autrement plus exigeante, et terrifiante.
- 2 Luther considérera Job comme le modèle du pur croyant, accablé de malheurs, s'en disculpant et en disculpant son dieu. Dans l'« ère chrétienne », on nomme la place du mal comme celle du Diable, délestant Dieu de cet « auxiliaire ambigu » dont la pensée juive le crédite, pour libérer ainsi un univers de la faute, objectivé en la figure du « bouc émissaire ». En ce sens, les Églises chrétiennes gagnent sur tous les tableaux : elles lèvent l'équivoque d'un dieu marqué du soupçon d'être présent au mal, et chassent l'hypothèse d'une humanité innocente. Satan devenant « la pure expression du mal et de la corruption », il est alors possible de l'identifier en toute « créature » de foi déviante, en toute chapelle tournant à l'hérésie, et en toute mise en doute de tel ou tel dogme fondateur du christianisme. De ce point de vue, Paul prend une importance décisive dans l'expansion de la religion nouvelle, en sa mission d'« universalisation » du monothéisme juif. Certes, il œuvre à l'abolition des fondements rituels du judaïsme, et oppose rigoureusement la foi nouvelle à l'ancienne Loi. Adaptant le christianisme aux conditions des peuples et nations auxquels la bonne parole est apportée, il en assure le succès. Mais cette double victoire multiplie les occurrences du « mal » : qui se confrontera aux chrétiens sera animé du « grand démon » qui repose en chacun de nous. L'espace est libre pour les grandes aventures inquisitoriales, et le « diable » loge en toute cité et en toute conscience. F. Fejtö souligne que la « puissance assimilatrice des peuples », leur capacité à métisser leurs anciennes croyances et leurs nouvelles révélations, vont « défigurer » le christianisme, et que cette érosion des principes premiers constitue pour les institutions de foi un infini scandale. Le « mal » serait-il alors autre chose que cette « ruse » que certaines philosophies ont conçue comme agent bouleversant de l'histoire ? Le « diable » serait-il cette

faillie intime du symbolique, générée par la logique même de l'univers des symboles, lorsque se rompent coutures, coutumes et cultures ? F. Fejtő rappelle avec une belle ironie l'exclamation de Bayle : « Sans le Diable, que deviendrait notre civilisation ? ». Le mal, coextensif de la sexualité, du pouvoir, de la « romanisation » du christianisme, sa théâtralisation et sa « dégénérescence ». Le « mal », cette « folie » qui organise nos cités et nos mœurs. Érasme : « C'est la folie qui engendre les cités, c'est par elle que se maintiennent les empires, les magistratures, la religion, les conseils, les tribunaux ; et la vie humaine n'est rien qu'un jeu de la folie ». L'auteur pose la question : Érasme, saint ou hérétique ? Mais on voit bien que cette question touche à la racine même du « mal » : cette « folie » renvoie-t-elle à quelque transcendance, pour être pleinement intelligible, ou faut-il au contraire en finir avec toute question d'au-delà des hommes, pour mieux y apporter réponse ?

3 Car au fil de sa méditation, F. Fejtő dilate à l'extrême le territoire du diable et du mal qui court à travers les âges. Plus exactement, il en déploie les significations multiples, et les accomplissements les plus diversifiés, pour porter le débat au cœur même de l'historicité. Sous le signe du mal, une seule trame relie les manquements à la morale ou à l'éthique, les abominations commises au nom de la loi ou de la foi, les injustices et les reniements, les régimes de terreur et les totalitarismes, et toutes les catastrophes venues du plus profond des peuples, jusqu'aux génocides contemporains, et à celui-ci, emblématique, la Shoah. Comment penser sous un seul terme, ces irruptions de malheurs ? Il y a chez F. Fejtő une érasmien qui veille. Érasme ne « croyait » pas au Diable – c'est la moindre des choses pour un esprit libre. S'il savait que l'homme était « corruptible », du moins, précise l'auteur, ne le diabolisait-il pas. Ce qui le distinguait de Luther, hanté véritablement par le « Malin », et disculpant Dieu de toute responsabilité dans le mal. Mais si l'on écarte l'argument théologique, qui réunit les confessions religieuses dans une conception incarnée du mal sous le signe du Diable, et que l'on pénètre dans l'univers dont Newton formule les clés, monde régi par ces rapports nécessaires entre les choses que sont les lois naturelles, « quelle place pour le diable ? », demande F. Fejtő – quelle place pour le mal. Dans cet espace de la raison, du doute, de la vérification, la méditation sur le mal sollicite Locke, Machiavel, Goethe, Voltaire, Rousseau, Hobbes, Spinoza, chacun selon la pente propre de sa pensée, mais tous rapatriant le « mal » dans l'intimité de l'homme lui-même, ou la société qu'il habite. Un petit pas hors de la déraison religieuse, un grand pas dans la connaissance du mal et de son sujet. Voltaire désacralise l'histoire comme Newton désacralise le ciel. Et c'est bien en tous les plis et replis de l'histoire que désormais le « mal » va trouver son site de raison. Ainsi en va-t-il de la bourgeoisie dont Marx disait qu'elle « ressemble à ce magicien incapable d'exorciser les puissances infernales qu'il a suscitées ». Mais ainsi en alla-t-il *a fortiori* du marxisme, pensée libératoire, réalisation liberticide.

4 Si, comme l'écrit F. Fejtő, « il suffit d'un faux pas pour glisser de la raison à la déraison », les faux pas sont à coup sûr plus nombreux que les pas bien cadencés. Les meilleures intentions pavent tous les enfers : l'auteur soupçonne dans le principe même du monothéisme la matrice des fanatismes, « toute idolâtrie appelant le sang ». Diagnostic sévère – diagnostic lucide : il suffit de savoir le monde pour savoir le « mal ». Si bien que, poussant plus au loin son argument, on pourrait en conclure que seul un faux pas dans l'univers du mal ouvre la voie à quelque « bien ». La nécessité et le hasard. Il n'empêche : cela même qui assigne le principe du mal à l'homme en sa singularité ou sa société, au rapport social lui-même, constitue en même temps une chance. Ce qui fonde les messianismes ravageurs peut aussi bien fonder un monde pluriel de tolérances – mieux : d'indifférences aux différences. On ne dispose pas le mal à même le sujet, individuel ou social, sans disposer de même coup en ce sujet les conditions de sa liberté. C'est cela qui autorise François Fejtő, après une vaste traversée des univers morbides de la faute et des déserts de désenchantements, à plaider pour une nouvelle utopie universalisante et apaisée. Si « la possibilité du bien et du mal est propre à l'âme humaine », rien n'est alors définitivement « perdu » : au-delà d'un désespoir qui ne manque pas, à l'évidence, de légitimité, l'auteur plaide pour la renaissance d'une désespérance bien tempérée, où le « mal » serait dilué dans un « polythéisme renouvelé », capable de neutraliser les nouveaux messianismes menaçants, et de conjurer, autant que faire se peut, les chutes dans de nouvelles tragédies. Mais la question demeure : peut-on penser une historicité se déployant au delà du bien et du mal,

ou, sachant bien et mal, dieu et diable, liés en un seul acte de pensée, ne convient-il pas de définir en cette conjonction l'occasion d'une éthique de la responsabilité ?

Pour citer cet article

Référence électronique

Daniel Vidal, « François Fejtö, *Dieu, l'Homme et son Diable. Méditation sur le mal et le cours de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-45, mis en ligne le 13 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3933>

Référence papier

Daniel Vidal, « François Fejtö, *Dieu, l'Homme et son Diable. Méditation sur le mal et le cours de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions*, 136 | 2006, 115-283.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
